

XYZ. La revue de la nouvelle

Les graffiti n'ont plus d'odeurs

Jean Cloutier



Numéro 22, mai-été 1990

Chambre à louer

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3740ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, J. (1990). Les graffiti n'ont plus d'odeurs. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (22), 55-63.

Première partie

Tu avais vieilli d'au moins deux ans cette nuit-là. Pourtant, tu avais été un homme sage consacrant tes surplus d'énergie au maintien d'une condition physique exceptionnelle, ce qui avait soustrait ton corps au passage du temps. Ayant presque toujours vécu seul pour ne pas écourter tes précieuses heures de sommeil, tu t'étais exercé à régler chaque minute de ta vie d'une façon monastique. Tous les jours, y compris les fins de semaine, tu avais sauté du lit aux premières lueurs de l'aube. Ton réveille-matin, en définitive, ne t'avait servi à presque rien; parfois la régularité du mécanisme avait apaisé tes craintes, les nuits où la masse au repos n'arrivait pas à sombrer. Sitôt levé, laissant au creux des draps ton empreinte humide que s'efforceraient de faire disparaître la femme de ménage d'un revers de la main, tu avais couru sur place pendant quinze minutes avant de t'affaler sur le tapis où une série d'exercices devaient augmenter à cent cinquante tes battements cardiaques. Chronomètre en main, cette gymnastique n'avait jamais excédé trente minutes.

Tu avais vieilli d'au moins deux ans cette nuit-là. Au matin, dans un face à face avec ton miroir, tu avais repoussé d'un geste vif une mèche rebelle derrière ton oreille droite. Pris au piège sous le pavillon, l'épi était demeuré dans cette position quelques instants avant de revenir te barrer le front. Tu avais tenté de le remettre en place, sans succès. Tu avais alors approché ton visage de la glace embuée. Ta baignoire se remplissait lentement et une mince pelli-cule d'eau faisait un crachin sur la glace, déformant tes traits. Ton angoisse se devinait à tes gestes brusques, à tes mimiques excédées. En approchant davantage ta figure du miroir, tu avais repéré des rides entre tes arcades sourcilières et tes tempes montraient des veines gonflées, violacées. Après une observation plus minutieuse, tu avais conclu, avec un haussement d'épaules, que le reste du visage ne valait guère mieux. Grandes et noires, les poches de fatigue avaient cerné tes yeux sans expression. Cette nuit-là, apparemment, n'avait calmé ni ton corps ni ton esprit, d'ailleurs.

Te penchant alors vers la baignoire, au risque de mouiller un coin de l'ample robe de chambre verte que tu détestais, tu avais fermé les

robinets. Le jet s'était interrompu et la surface de l'eau était devenue calme, uniquement troublée par les dernières gouttes s'échappant du bec mélangeur. Relevant la manche de ton peignoir, cadeau d'anniversaire qu'une vieille tante parcimonieuse t'avait un jour fait promettre de porter, tu avais vérifié la température de l'eau. Retirant promptement ton coude de l'eau, un blasphème t'avait échappé qui en disait long. Sans doute distrait par ton image dans la glace, tu avais négligé de vérifier les robinets. Effectués avec minutie depuis des années, tes gestes auraient pourtant dû être machinaux; trois tours à droite pour l'eau chaude et un tour pour l'eau froide. Tu avais oublié l'eau froide. Cet imprévu était venu troubler tes habitudes, déjà compromises par cette nuit d'insomnie qui t'avait laissé, au matin, si courbaturé d'avoir tourné et retourné sur toi-même que tu avais dû abandonner, haletant, ta course sur place. Décidément, rien n'avait fonctionné. Rabattant la manche de ton peignoir vert, tu avais alors cherché dans ton répertoire une mélodie que tu aurais pu siffloter pour te convaincre que ce bouleversement au programme avait peu d'importance. En vain ! Vidé, ton crâne s'était refusé à toute véritable musique. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, tu avais prévu prendre un solide déjeuner avant de foncer dans l'eau de la baignoire qu'auraient alors attiédi les vingt-trois minutes nécessaires pour avaler un jus d'orange, deux œufs à la coque, un yogourt nature et trois rôties sans beurre. Tes habitudes ayant été chambardées, tu avais même songé à t'offrir une cuillerée d'une marmelade trop sucrée confectionnée par ta vieille tante (celle-là même qui t'avait obligé à porter cette horreur verte qui te donnait l'air maladif.)

Oubliant cette question de marmelade, tu avais alors décroché une serviette bleue, tu avais lissé avec soin le tissu où se lisait la ligne franche et polie du support d'acier. Puis, sans logique, tu avais froissé la serviette pour essuyer le miroir. À l'inverse des peintres cherchant une luminosité emprisonnant les objets mais libérant les éléments de la représentation, tu semblais détester cette buée qui déformait ton visage. La glace bien époncée, tu y avais encore approché ta figure sans oublier cette fois d'allumer les trois ampoules du plafonnier. Rien n'avait changé depuis ta première observation et la lumière crue avait davantage souligné tes traits anormalement tendus et l'étrange coloration de ton épiderme. Mais comme la lumière était implacable, cela pouvait tout aussi bien venir de la réverbération du tissu vert que d'une nuit plus pénible que tu ne l'avais d'abord cru.

— Un peu comme un éléphant dans un couvent ! avais-tu dit à voix haute en pinçant entre tes deux doigts un poil de barbe. Prenant celui-ci pour un comédon, tu t'étais évertué à le presser jusqu'à ce qu'une énorme rougeur te signale qu'aucune matière sébacée ne bouchait tes pores.

— Un peu comme un éléphant dans un couvent ! avais-tu répété, frottant ta joue endolorie. C'était là les premiers sons intelligibles articulés depuis ton réveil, nonobstant les ahans et les halètements que tu avais produits, malgré toi, lors de ta course sur place.

Contrarié, tu avais regardé une dernière fois la baignoire en éteignant le plafonnier et tu t'étais dirigé vers la cuisinette. Tu avais d'abord fait bouillir l'eau en y ajoutant une pincée de poivre qui aurait dû activer la cuisson de l'œuf (théorie que tu avais toujours défendue et qui t'avait donné la réputation d'être un joyeux larron.) La casserole sur le rond électrique, tu avais ensuite soigneusement épluché tes trois oranges et actionné ton presse-jus. Tes habitudes maniaques, répétées jour après jour comme un rite sacré, avaient un certain matin eu le don d'énerver celle qui partageait ta couche. Le jour de la rupture, qui allait te laisser irrémédiablement seul avec tes habitudes, tu faisais cuire les tranches de pain brun dans une poêle à frire. Probablement lasse de cette cérémonie forcément répétitive qui avait oblitéré entre vous toute forme de tendresse, ta compagne avait brusquement quitté la cuisine, te laissant aux prises avec une poêle trop chaude qui venait de te faire rater une rôtie. Le bruit des tiroirs qu'elle avait ouverts sans toutefois les refermer t'était parvenu de la chambre à coucher. Tu avais su qu'elle entassait pêle-mêle ses chandails, ses jupes et ses bas dans une valise. Puis la porte avait claqué. Le tout s'était passé si vite, tu n'avais pas eu le temps de réagir. Peut-être avais-tu craint de brûler tes rôties, au demeurant excellentes. Tu ne la revis ensuite qu'une seule fois, dans une pharmacie où tu observais attentivement les lames de rasoir. Te voyant accroupi devant l'étalage, elle t'avait poliment salué. Pour ta part, tu t'étais contenté de hocher la tête sans cesser d'ausculter les paquets de lames. Après tout, on ne sait jamais ; un défaut de fabrication et la lame qui devait vous faire une peau satinée entame le menton. Un défaut de fabrication et le fini galvanisé devient un dangereux poison infectant la plaie. Et la blessure n'en finit plus de guérir, les complications médicales s'ensuivent, la gangrène peut-être. Le visage galbe perd soudainement tout attrait et la compagnie refuse alors de rembourser. Il faut aller en cour, engager

un avocat qui s'avère être l'arrière-petit-fils du président de la compagnie...

Comme tu avais terminé de boire ton jus d'orange et méticuleusement essuyé ton verre, tu t'étais alors approché de la cuisinière pour vérifier le sablier. Les derniers grains de sable venaient de franchir l'étranglement de verre pour s'amasser dans le vase inférieur. Tu avais eu un sourire splendide, fier à l'idée que tes œufs allaient être cuits à point. Tu avais soulevé le couvercle de la casserole.

— Merde ! t'étais-tu exclamé en t'enténébrant. De longs filaments blancs échappés de la coquille lézardée d'un œuf surnageaient dans l'eau frémissante. Les grains de poivre, ceux-là même qui auraient dû activer la cuisson, s'étaient agglutinés à la matière. Le tout aurait pu donner l'impression d'un ballet aquatique mais tu n'avais pas le goût à l'allégorie. Reposant le couvercle sur la casserole, tu avais coupé l'électricité sous le rond. Celui-ci avait légèrement craqueté avant de perdre de son incandescence. Tes heures d'insomnie, même tourmentées et peuplées d'images étranges, n'étaient sûrement pas l'unique cause de toutes ces ruptures. Ce matin-là, semblable aux douze mille quatre cent dix autres que tu avais vécus, ce matin-là, précisément, rien n'avait fonctionné normalement. Un peu comme si une force supérieure avait décidé d'emblée que tout devait inexorablement aller contre ton gré. Hébété, tu t'étais laissé choir pesamment sur une chaise, les coudes appuyés sur la table, essayant de mettre de l'ordre dans tes idées. Peut-être t'étais-tu encore refusé à admettre le rapport entre ces événements et la halte routière.

Te faisant violence, tu t'étais saisi du téléphone. Rouler cent kilomètres pour aller travailler t'aurait demandé un effort que tu semblais incapable de faire. (Pourtant, la route t'était habituellement agréable et tu sifflotais en conduisant. Il n'en avait pas toujours été de même au retour; l'œil vitreux, tu avais parfois digéré tes rancœurs. Repensant à la façon cavalière dont tes employés avaient mené une cause importante, tu avais souvent préféré ne penser à rien de valable et écouter une musique douceâtre qui t'avait rendu le parcours moins pénible.)

La main appuyée sur le récepteur du téléphone, ta veille t'était revenue en mémoire. Tu avais roulé normalement et ton horaire aurait été respecté si tu n'avais eu envie d'uriner. Tu avais alors cherché du regard un restaurant ou un bar (tout en maugréant

contre ce deuxième café que tu avais bu à la pause) mais c'est une halte routière que tu avais aperçue. Comme tu avais toujours détesté t'engouffrer dans les toilettes d'un restaurant pour ressortir trois secondes plus tard sans avoir consommé, cette halte routière t'avait semblé providentielle. Ta miction terminée, tu avais réajusté ta braguette. C'est alors que tu avais remarqué, très bas sous l'urinoir, un graffiti à peine visible tant il était minuscule. Le scripteur l'avait sûrement écrit couché sur le sol puisque tu avais dû t'accroupir pour parvenir à le déchiffrer: « Ta présence est essentielle à mon prolongement. Rendez-vous mercredi, 12 h. »

Le texte t'avait laissé une drôle d'impression. Peut-être était-ce l'écriture malhabile, à peine pubère, qui t'avait rendu si perplexe. Mal assurée, la main du scripteur semblait ne pas avoir pu obéir aux impulsions cérébrales. L'écriture exposait une douleur et une nervosité particulières, et les lettres donnaient l'illusion de déchirer le mur, comme coupées du monde tangible. La couleur de l'encre, rouge sang à s'y méprendre, n'avait elle-même rien de rassurant. Tu t'étais péniblement relevé sans pouvoir soustraire à ton regard ce message qui semblait s'agiter sur le mur. Un bruit extérieur, la pétarade d'un moteur mal ajusté, t'avait permis de rompre cette fascination qui te liait au texte et qui, tu étais alors loin de t'en douter, te poursuivrait toute la nuit.

Sortant de la halte routière hypnotisé par cette inscription imprimée intacte, vivante, sur tes rétines, tu avais poursuivi ta route et il s'en était fallu de peu que tu n'emboutisses un camion.

De retour chez toi, tu avais tenté de te remettre à tes activités habituelles. Mais rien n'avait pu chasser de ton crane cet énigmatique graffiti qu'une voix intérieure te rappelait sans répit. Comme si tu avais passé ta vie à observer les moindres détails des lieux, la toponymie précise de la halte routière était revenue hanter ta mémoire et y incruste les images.

Puis, dans un spasme soudain, tes yeux s'étaient injectés, trahissant un fantasme d'une intensité étonnante. Des visions cauchemardesques avaient soutiré à ta gorge des sons rauques inintelligibles. Incontrôlabement, ton corps s'était mis à valser autour d'un espace qui semblait restreint. Le décor dans ta tête s'était mis à tourner sur lui-même. Ton regard, vitreux, avait fixé un point quelconque, ce qui t'avait obligé, dans ta danse convulsée, à te

tordre le cou pour maintenir cet angle de vision. Afin d'éviter une possible nausée, tu avais dû mettre ta main devant ta bouche et respirer très fort. Des obstacles imaginaires et des murs fantomatiques t'avaient heurté ou fait faire des bonds dans toutes les directions. Parfois ta tête avait marqué un mouvement de recul, comme si tu avais cherché à éviter un coup. Après un intangible choc contre ton épaule, tu t'étais affalé sur le sol, perdant l'équilibre. Relevant péniblement la tête, une coulée de bave aux commissures des lèvres, tu avais tendu ton bras droit vers une surface que tu semblais percevoir à travers tes yeux hagards. Ta main, agitée de soubresauts, avait claqué et reclaqué sur le tapis, habitée par une autre force que la tienne. Haletant, tu avais rassemblé toutes tes forces pour tendre davantage ta main vers un obstacle imaginaire. Tes doigts semblaient implorer un secours quelconque, gravant un message vide dans l'air. Puis, épuisé, tous tes muscles s'étaient relâchés et tu t'étais endormi dans cette position, le bras au-dessus de ta tête traçant une ligne couleur chair sur le tapis gris.

Tu avais dormi ainsi deux heures. À ton réveil, ankylosé, tu avais eu certaines difficultés à faire réagir ton bras trop engourdi et tu avais décidé de te mettre au lit. Tu n'avais pas réellement réussi à trouver le sommeil. Vers trois heures, comme le contact des draps t'échauffait la peau et que cette brûlure te labourait le corps, tu avais décidé de prendre une douche glacée. Sous le jet puissant du pommeau, tu t'étais étonné que ta main droite tremblât sans que tu n'y puisses rien. Tu avais quand même tenté de te savonner correctement. Mais ta main, sans impulsions véritables, n'avait pu retenir le savon. Tu avais de nouveau récité la formule du graffiti en tentant de verbaliser ton malaise et d'apaiser les images. Écrite à la main, pubère, nerveuse, mal assurée, l'inscription rouge, comme du sang séché. Écriture du corps, torturée, sans autre lien au monde que celui que tu lui avais inventé. Écriture d'une main agitée de soubresauts, rouge, si rouge.

La douche ne t'ayant guère calmé, tu étais alors retourné au lit. Comme un automate qui savait qu'il passerait la nuit à tourner et à retourner sur lui-même et qui acceptait d'emblée son sort, comme un homme quémendant du bout de ses doigts engourdis une aide que lui interdisait l'esprit.

Au saut du lit, tout avait continué à clocher. La course sur place, avortée, la baignoire trop chaude et les œufs. Tout s'étant mis de la partie pour te retarder, tu avais deviné que tu n'arriverais

jamais à temps au travail. Pourtant jamais, en dix ans de service, tu n'avais été retardé. (Ton horaire avait toujours été calculé d'une façon stricte qui tenait compte de tous les impondérables possibles, y compris les tempêtes inattendues de janvier et le trafic local de mai qui fait apparaître sur les routes secondaires des tracteurs qu'on doit suivre sur un ou deux kilomètres sans pouvoir les doubler, la route étant trop sinueuse et les accotements trop rares.)

Les coudes sur la table, ayant cru mettre de l'ordre dans ta tête, tu avais décroché le combiné et composé le numéro de ton bureau.

Ce mercredi-là, tu devais te déclarer malade.

Comme un éléphant dans un couvent, tu avais raccroché, plongé dans ton bain, attiédi tes angoisses et songé une dernière fois au costume que tu allais mettre avant le rendez-vous, à midi. Rencontre qui devait donner une autre vie que celle qu'on avait déjà tracée en barbouillant une feuille ou un mur blanc.



Deuxième partie

Les forces policières s'étaient perdues en conjectures sur les mobiles du crime. Il avait été impossible de trouver un fil conducteur entre le meurtre et le témoin qui avait découvert la scène. (Comme cet homme était chargé de l'entretien de la halte routière et qu'il devrait par la suite poursuivre son travail, on l'avait relâché en lui conseillant de prendre quelques jours de congé afin de se calmer les nerfs.) L'enquête avait piétiné et les limiers avaient abandonné le dossier n'ayant aucun indice. Seul un inspecteur persistait encore aujourd'hui à vouloir mettre un peu de lumière dans ce meurtre inexplicable, malgré le conseil de ses supérieurs immédiats qui désiraient fermer définitivement le dossier.

L'inspecteur avait échafaudé certaines hypothèses que son enquête, poussée plus avant, avait tôt fait d'éliminer. Les rares témoignages lui avaient permis de tracer un vague portrait de la victime (corps meurtri, affreusement mutilé); homme sage, respectueux des usages et des autorités, maniaque sur des petites choses, point. L'association avec le monde interlope s'avérait improbable. La présence de la victime dans la halte routière était toutefois ambiguë. En effet, la réceptionniste avait affirmé que la victime avait téléphoné au bureau pour se déclarer malade. L'absence de liens

affectifs ou d'affaires avec la réceptionniste s'était vérifiée et l'appel interurbain, acheminé à frais virés, avait été enregistré par le comptable de la compagnie. Selon l'inspecteur, la victime aurait décidé, sous le coup d'un prompt rétablissement, de retourner à son travail. Se sentant de nouveau mal et voulant s'asperger la figure d'eau afin de dissiper un quelconque étourdissement, la victime était sûrement entrée dans la halte routière qui allait lui être funeste.

L'hypothèse du vol n'avait pas été retenue puisqu'on avait retrouvé sur le cadavre un portefeuille (qui contenait exactement deux cent soixante-deux dollars et dix cents), une montre au quartz (Cartier) et une bague (magnifique alliance d'or sertie de quatre diamants); une petite fortune pour une éventuelle petite crapule !

Le meurtre semblait donc gratuit.

La force avec laquelle tu avais été assassiné avait laissé sur ton corps de nombreuses ecchymoses. Les traces de sang coagulé sur les murs et le plancher dessinaient les pas d'une valse macabre, rudiments d'une danse que tu avais déjà apprivoisée, souviens-toi ! À chaque coup asséné, le corps avait heurté avec violence l'un des murs. Un coup sur la nuque puis la tête qui percute le mur, marquant d'un rouge clair la mortelle trajectoire. Un autre coup, un autre mur, un pas rouge de plus à la valse. Un coup plus violent, le déséquilibre et le choc contre la porte de la toilette. L'épaule se disloque et le corps chute sur le sol de béton, près de l'urinoir. C'est peut-être à ce moment-là que le talon imaginaire s'est abattu sur la main droite, frappant et piétinant jusqu'à ce que les os craquent et que, aiguisés comme des pointes de métal, ils transpercent les chairs. Ton bras au-dessus de la tête traçait une ligne couleur chair sur le béton gris comme le tapis de ton salon. Quelques gouttes de sang brunâtre, contrastant sous l'ivoire blanc de l'urinoir, pouvaient faire croire à l'inspecteur que la main avait eu un dernier mouvement; un appel à l'aide doublé d'un signe d'impuissance ?

L'inspecteur s'appuya contre le chambrale de la porte. Les limiers avaient tout passé au peigne fin. L'inspecteur s'épongea le front. Il allait sortir, ranger le dossier et avouer son incapacité à résoudre le mystère lorsqu'il remarqua, sous l'urinoir, là où la main de la victime avait chu pour la dernière fois, un graffiti que ses confrères avaient sûrement déjà relevé. « Ta présence est essentielle à mon prolongement, rendez-vous mercredi, 12 h. » Curieuse

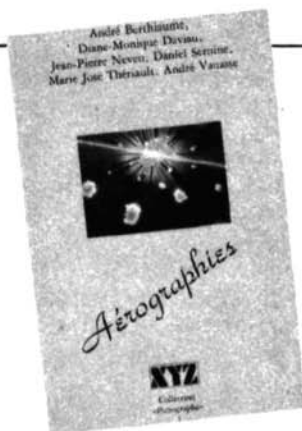
écriture, malhabile, juvénile. Curieuse couleur aussi; une encre brunâtre et visqueuse. Emplacement insolite, au niveau du sol.

Soucieux du bien public, l'inspecteur songea probablement à l'irrespect des gens. Mécaniquement, il sortit son feutre de sa poche et, ne pouvant résister à l'appel des mots, il se pencha vers le graffiti. D'un coup de langue, il mouilla la pointe de son crayon: « Je ne verrai jamais l'intérêt des graffiti. »

L'inspecteur rangea soigneusement son feutre, sortit, referma la porte de la halte routière et monta dans sa voiture.

Cette nuit-là, il ne dort pas; la masse au repos n'arrivait pas à sombrer. Il étendit sa main droite vers sa lampe de chevet et l'alluma. Sa chambre demeura noire. Il ne voyait plus. Nous avons maintenant le regard d'un professionnel pour poursuivre convenablement notre mission.

XYZ



**André Berthiaume,
Diane-Monique Daviau,
Daniel Sernine,
Marie José Thériault
André Vanasse**

**•
cinq nouvelles à partir de
cinq aérogaphies
(reproduction couleurs)
de Jean-Pierre Neveu**

« Impressionnantes ces reproductions en couleurs qui, loin d'illustrer les nouvelles, les provoquent! [...] Ce livre est un bel objet. Bizarroïde, comme il faut! » (Jean-Roch Boivin, *Voir*)

XYZ / collection « PICTOGRAPHE »